

Ah! Dieu que la guerre est... Folie!¹
En marge d'une exposition – Quelques femmes et la guerre :
Promenade en forme de patchwork artistique, poétique et littéraire

par Guillaume d'Enfert

En mars 2016 à Paris, la Cité de l'architecture & du patrimoine, musée des Monuments français, ouvrait dans son aile du Palais de Chaillot une exposition commémorative au titre insolite : *1914-1918 Le Patrimoine s'en va-t-en guerre*. Son objet était, aussi étonnant que cela puisse paraître au premier abord, l'étude d'une manifestation qui se tint, elle, de 1916 à 1917 au Petit Palais, intitulée : *Exposition d'œuvres d'art mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi*. Le musée du Palais de Chaillot trouvait là un motif, parfaitement en harmonie avec ses fonctions de préservation, de connaissance et de promotion du patrimoine architectural historique français. La commémoration était double, d'une certaine manière, puisque l'exposition de 1916-1917 commémorait elle-même, sur un mode déploratoire, les richesses architecturales et artistiques de la France soumises aux assauts destructeurs de l'armée allemande. Les hommes se battent encore en 2017 sur la terre, mais après de longs siècles de disharmonie et de rivalités, il semblerait, malgré les brouilles anecdotiques, les incompréhensions passagères, que les pays européens et en particulier l'Allemagne et la France, aient enfin su trouver les voies d'une entente nécessaire, d'une harmonie fertile, même si elle est capricieuse, au moins d'une vitale fraternité.

L'exposition, dont le catalogue² reprend et développe amplement le propos par une série de textes bien documentés et illustrés, suivait un parcours dont la conception savante restait intelligemment didactique, et bien équilibrée dans la présentation de son sujet. Nous étions conduits des prémices qui amenèrent les autorités artistiques et militaires de l'époque, alors étroitement dépendantes l'une de l'autre, à concevoir une instrumentalisation des destructions causées par l'ennemi à des fins de propagande patriotique, jusqu'à sa mise en scène publique à l'exposition du Petit Palais. Une première ébauche de cette réaction officielle se tint en 1915 dans l'aile du Palais de Chaillot où se trouvait alors le musée de Sculpture comparée, composé d'un fonds de moulages des plus illustres bâtiments architecturaux de France, devenu aujourd'hui la Cité de l'architecture et du patrimoine. De grands tirages photographiques de sculptures ou de bâtiments détruits furent placés à côté des moulages qui en avaient été faits depuis le XIXe siècle, et qui restaient parfois les seuls témoins de ce qui n'était plus que ruine. Cette exposition fut suivie par celle du Petit Palais en 1916-17, qui en prit le parti inverse, présentant au public les débris mêmes de ce que la guerre avait défiguré, avec en regard des photographies des bâtiments ou des sculptures encore intactes. L'impact sur le visiteur n'en était que plus fort, il avait sous les yeux et à portée de main les résultats mêmes de la violence guerrière perpétrée par l'ennemi sur son sol. Ce dispositif muséographique se présentait ainsi pour les parisiens comme le témoignage « vivant » et douloureux de ce que depuis le début de la guerre nombre de publications,

1 Voir le poème d'Apollinaire datant de 1915 : « L'adieu du cavalier ».

2 Sous la direction de Jean-Marc Hofman, *1914 - 1918 Le patrimoine s'en va-t-en guerre*. Paris : Cité de l'architecture & du patrimoine – Norma Editions, 2016.

abondamment illustrées par la photographie, le dessin ou la peinture, offraient à la réflexion de leurs lecteurs. En s'exposant comme victime de la barbarie allemande, on renforçait dans l'opinion le sentiment de l'Union sacrée, on démontrait aux populations la nécessité de faire passer à l'arrière-plan toutes considérations personnelles, afin de se consacrer pleinement à « l'effort de guerre », dans le but d'une victoire que l'on croyait encore possible par la seule coalition des forces alliées.

Le parcours de l'exposition de 2016 expliquait très clairement et donnait à voir tout cela en présentant de nombreux documents d'époque : photographies, journaux, affiches, écrits autographes, cartes postales, dessins, peintures, et bien sûr, au premier chef, certaines des œuvres « mutilées » exposées en 1916 et 1917 au Petit Palais. Parmi les documents originaux, figurait un dessin de Louise Hervieu qui sera notre point de départ pour, en marge du propos de cette exposition, le reprendre et poursuivre sa réflexion en l'illustrant par des textes, poèmes ou proses, et des dessins, qui donneront un aperçu sur certaines réactions féminines face à la guerre. Cette réflexion, avec Louise Hervieu comme introductrice, sera l'occasion d'évoquer et de donner la parole à trois femmes qui furent ses amies, ses connaissances, ou proches de son milieu artistique.

Charité bien ordonnée... Louise Hervieu en porte-drapeau.

De notoriété discrète encore au temps de la première guerre mondiale, bien qu'elle eût été auparavant sujette à la critique attentive de Guillaume Apollinaire, lors de sa participation au salon des Indépendants, Louise Hervieu (1878-1954) « « grâce à la parfaite obligeance d'Henry Lapauze [alors son directeur] put dessiner au Petit Palais quelques-unes de ces pierres meurtries par les obus allemands »³. Cette manifestation de la propagande antiallemande, d'esprit patriotique et revancharde, est l'occasion pour cette artiste de trente-huit ans, d'explorer d'une manière originale ce qui est déjà son art le plus abouti : le dessin. Rien dans ceux que nous connaissons des dessins faits sur pièces dans l'espace du Petit Palais, ne dénote la moindre expression de chauvinisme cocardier ou de patriotisme. Ses représentations sont à l'image d'un travail artistique où seule l'expression plastique du sujet choisi, semble être comme pour ses dessins « non officiels », si je puis dire, l'objet de son étude. Que ce soit *Sainte Fine* – voir p. 180 –, *Le Calvaire de Génicourt-sur-Meuse*, *Le Lion des Flandres* (p. 188) qui surplombait le beffroi de la ville d'Arras que nous retrouverons plus loin, ou l'*Ecce Homo de Suippes*, le *Christ de Dieppe* ou encore *Un Ange de Saint Waast*, l'ensemble de ces dessins présente une parfaite cohérence stylistique avec son travail antérieur ou contemporain. Deux dessins de la série pourraient prêter à la lecture d'un sens patriotique. Le premier, *L'Enseigne de l'Auberge du Coq Hardy* (p. 188), figure l'animal taillé dans le bois, rendu dans ce dessin avec toute la fière majesté du gallinacé emblématique de la France séculaire, mais tel que « nature », sans sous-entendu idéologique qui dénoterait chez l'artiste une volonté d'expression patriotique. La note patriotique qui peut à l'époque résonner à l'esprit du spectateur, quant à l'objet d'art lui-même, était la puissance symbolique évocatrice de son origine : Verdun, où après les défaites de Juillet 1916 l'armée française reprend le dessus au moment même de l'ouverture de l'exposition du Petit Palais. L'autre dessin s'éloigne pourtant plus encore de cette expression, pour définir graphiquement un sentiment de commisération envers le soldat blessé, Louise Hervieu ajoutant à la représentation de la *Croix calcinée et débris du Christ de l'Eglise de*

3 *Le Carnet des ateliers*, in *Le Carnet de la Semaine*, n° 82, 31 décembre 1916, p. 10. Paris : Archives Louise Hervieu.

Révigny (Meuse) – objet d'ailleurs minimaliste puisqu'il ne reste qu'un bras pendant d'un côté, quelques doigts de l'autre, et les pieds dont s'élance deux morceaux de jambes abrégées sur le fond de la croix brûlée, ajoutant donc un personnage apparemment blessé, affalé au pied de cette croix, assimilant l'œuvre et l'homme en leur commun malheur. Elle intitule ce dessin : *Pour le soldat, une croix* - voir p. 196. Il n'y a là qu'une manifestation de compassion, sans sous-entendu patriotique, ni dans la pose du personnage, ni dans son costume, qui n'a pas apparence militaire. Seul le titre donne cette dernière indication. Les restes calcinés du Christ représenté sur le dessin, comparés à la carte postale faite à l'époque de l'exposition, attestent bien quant à eux l'identité de l'œuvre dessinée avec celle exposée, dont le dénuement par la destruction quasi-complète du sujet central a vraisemblablement inspiré à l'artiste l'ajout de cette présence humaine soumise au poids de la douleur du monde en guerre. C'est en quelque sorte une figuration mystique de la souffrance humaine, hommage aux soldats anonymes sur qui pèse la charge du combat. Mais il n'y a, une fois encore, rien d'explicitement patriotique dans cette représentation.

Si comme nous venons de le voir, la série des dessins qu'elle fit au Petit Palais reste sobre sinon muette en matière de patriotisme, elle écrit néanmoins le 27 Novembre 1919 à Ludmila Savitzky⁴ :

Mes cousins⁵ m'avaient hospitalisée⁶ à Garches, on y sent de plus près le printemps et l'été. Durant les nuits de gothas⁷, je m'essayais à perpétrer l'histoire du jardin, pour me détourner de mes douleurs plus hardies la nuit que le jour. Les tirs de barrage qui déchiraient les grands rideaux de soie du silence laissaient aussi tomber des éclats de mitraille.

Et les lendemains de l'alerte, le Bon Jardinier en trouvait qui avaient percé le coeur triomphant des roses et le tendre coeur des laitues nouvelles.

Certaines fois, que l'obus meurtrier des Boches⁸ avait frappé dans le bois de Marly un grand arbre fameux vénérable centenaire, le Bon Jardinier qui avait été voir la triste chose en revint blême malgré son hâle et il nous dit que du grand arbre il ne restait plus de traces ; il s'était comme évadé, mais à sa place la terre était creusée.

« Dans cette large tombe vide, nous dit le Bon Jardinier, on mettrait notre maison, le jardin... et son jardinier. »⁹

Cette citation donne le ton de sa pensée d'alors, qui s'exprime nettement après la guerre, sans agressivité, mais où « l'ennemi » reste encore désigné par ce qualificatif péjoratif sinon infamant usuel en France : le « Boche ». Nous avons peu de témoignages encore sur la vie de Louise Hervieu pendant la guerre de 14-18, il semble bien cependant qu'elle s'accorde ici à l'antagonisme des deux peuples qui s'affrontent et se rejettent, quand ça n'est pas directement par « la mitraille », au moins par le vocabulaire.

4 Nous aborderons Ludmila Savitzky dans la partie suivante.

5 Il s'agit vraisemblablement de François Baron et de sa femme. Il sera plus tard dédicataire du *Bon Vouloir* (Paris : Librairie de France, 1927.), où Louise Hervieu le nomme comme ici « le Bon Jardinier ».

6 Au sens d'hospitalité aussi bien que d'hospitalisation, vu l'état de santé chroniquement défaillant de Louise Hervieu, cf. l'article *Louise Hervieu - Du dessin au Carnet de santé*.

7 Bombardiers aériens ainsi nommés car leur usine de fabrication était située dans la ville de Gotha, en Thuringe, au centre de l'Allemagne.

8 Sobriquet ou insulte, ce nom est une abréviation d'Alboche, et désignait les ennemis d'alors. Son étymologie est incertaine.

9 Fonds Ludmila Savitzky / IMEC.

Le 14 Décembre 1921, elle écrit à nouveau à Ludmila Savitzky pour la remercier de l'accueil chaleureux réservé à ses *Entretiens sur le Dessin avec Geneviève*¹⁰, recueil de textes pour l'apprentissage du dessin destiné aux enfants. Elle lui exprime son enthousiasme « quand vous voulez bien me conter que votre petite Nicole¹¹ s'est approchée de vous rêveuse et confiante à la lecture de ces petits entretiens, il me semble qu'elle s'est approchée aussi de moi et que je sens la douceur et la chaleur de sa présence... dans ce lit où me voilà retombée »¹². Cette édition reprenait les *Entretiens...* figurant dans *Le Livre de Geneviève*, précédemment paru aux éditions Bernheim-Jeune en 1920, qui présente l'intérêt, dans le contexte qui nous occupe, de contenir une suite de dessins consacrée aux poupées, dont l'un, en particulier, possède toutes les caractéristiques patriotiques qui manquaient à ceux tirés de l'exposition du Petit Palais. Titré *La Poupée victorieuse* – voir p. 185 –, il est d'un esprit explicitement guerrier. La poupée dressée de face porte un bonnet phrygien formant casque, orné d'une sorte de cocarde faite d'un ruban croisé aux couleurs du drapeau français (le dessin est, comme généralement chez Louise Hervieu, en noir et blanc, mais la densité de son travail graphique est propice à nous faire ressentir une impression colorée), tandis que de sa main droite elle tient la hampe d'un drapeau qui porte sur sa bande blanche centrale le titre même du dessin. Le corps de la poupée au buste en parti dénudé sous la cape, aussi noire que ses cheveux longs en bataille qui ondulent comme sous l'effet de l'énergie, plus défensive peut-être qu'agressive, qui semble l'animer, se détache, épanoui, faisant barrage à l'ennemi de ses bras écartés, pleinement offert à sa tâche de petit soldat. En fond de décor, dans la partie supérieure, des éclairs sillonnent l'espace, évocateurs de la violence des combats. Ce dessin accompagne un poème de Joseph Mélon¹³ daté du 17 Décembre 1917, au titre éponyme, mais dont le ton patriotique porte toute la rancœur d'une acrimonie germanophobe. En voici quelques vers :

Je me nomme Victoire et ce sont des soldats
 Qui m'offriront demain aux petites Françaises ;
 Dans leur doigts, je naquis au chant des Marseillaises
 [...]
 Dès le Noël prochain, je serai favorite ;
 Dans des berceaux alliés, tout en restant petite,
 J'aurai plus de dix soeurs – sans une à Nuremberg !¹⁴

Nous noterons en passant, dans cet extrait, le rapprochement de la fête de Noël et de la guerre, qui, hors de toute question religieuse, nous semble bien saugrenu, associant dans un même mouvement sentimental, comme l'exposition de 2016 en a montré d'autres exemples, une dimension mystique à des faits guerriers, confondant d'un même esprit malsain l'image de l'innocence et la haine. Ainsi se trouve mise entre parenthèses la séparation des

10 Louise Hervieu, *Entretiens sur le Dessin avec Geneviève*. Paris : Bernheim-Jeune, 1921.

11 Nicole Rais Savitzky (1911-1965), future Nicole Vedrès, cinéaste, critique et auteure.

12 Fonds Ludmila Savitzky / IMEC.

13 Poète français, 1869-1941.

14 Joseph Mélon, *La Poupée victorieuse*, In Louise Hervieu, *Le Livre de Geneviève*. Paris : Bernheim-Jeune, 1920, pp. 60-61.

Eglises et de l'Etat votée en 1905, comme le fit aussi l'Union sacrée avec ce qui presque vingt ans plus tôt suscitait polémiques et invectives entre camps opposés. Ce dessin d'une poupée belliqueuse, qu'il ait été fait ou non à partir du poème, semble être l'illustration de ses trois premiers vers qui évoquent les champs de bataille et le monde militaire, avec des éléments graphiques bien ancrés dans une dimension visuelle patriotique : le bonnet et sa cocarde renvoyant à la Révolution française et à son hymne, *La Marseillaise*, le drapeau tricolore à la nation nouvelle qui rompt avec l'Ancien régime. Cette œuvre, si on la replace à la date de la publication du livre – en 1920 la victoire est acquise – dresse un constat plus qu'elle n'exprime une posture vindicative. Si la poupée du dessin est de nature guerrière, c'est une question de contexte, elle est un reflet du monde humain, mais elle reste un jouet, avec les attributs choisis que lui donnent les hommes, au même titre que d'autres jouets guerriers comme il s'en fait encore... Ce qui nous semble plus négatif dans le poème est la transmission des valeurs de rancune qu'il veut inculquer. Il ne se contente pas de passer d'un monde d'adultes, qui feraient un cadeau symbolique de leur « Victoire », à un monde de petites filles qui resteraient des petites filles jouant à la poupée, mais il les invite elles-mêmes avec cette poupée qui n'aura pas de sœurs « à Nuremberg », à adopter les valeurs des adultes en devenant elles aussi les ennemies des filles de l'ennemi. Cette volonté de transmission des haines d'une génération à une autre n'est pas nouvelle, et chaque jour qui passe en perpétue hélas le rite.

Nulle interprétation d'une œuvre ne saurait exprimer la vérité qui était celle de l'artiste à l'heure de sa création, nous ne donnons ici qu'une lecture, forcément circonscrite aux limites actuelles de notre compréhension. Et toutes proportions gardées, cette poupée brandissant le drapeau tricolore n'est pas sans évoquer, à sa mesure de poupée qui ne porte pas d'arme, *La Liberté guidant le peuple*, d'Eugène Delacroix.

Ludmila Savitzky : une fée venue de Russie

De son côté, Ludmila Savitzky (1881-1957), qui fut comédienne, publia des poèmes et des nouvelles, s'affirma à partir des années vingt comme traductrice, de James Joyce notamment, et rédactrice d'articles littéraires pour des revues aussi variées que *Les Feuilles libres*, *Les Ecrits nouveaux*, *La Revue européenne*, *Menorah*, *Le Mercure de France*, *Europe*, etc... Elle épousa le critique d'art Jules Rais, proche de l'école de Nancy et cousin du critique d'art Roger Marx,¹⁵ avant d'épouser Marcel Bloch, qui travaillait aux chemins de fer d'Orléans, dont les ateliers de fabrication furent affectés, durant la guerre, à la production de munitions.¹⁶ A l'époque de ses échanges épistolaires avec Louise Hervieu, c'est sous le nom de Lud, telle que la surnommaient ses amis, qu'elle signe un roman tiré de son expérience de la guerre et de sa proximité de cœur avec la jeunesse. Son ami André Spire écrit qu'« elle vient de publier un fort joli ouvrage : *La Clairière aux Enfants*¹⁷ où elle raconte, pour les adolescents, et aussi, je vous assure pour les grandes personnes, ce qui s'est passé pendant nos tragiques années 1914-1918 »¹⁸. Ce titre est ambivalent, car en même temps qu'il désigne une sorte de havre de paix avec le mot « clairière », il se donne bien pour ce qu'il est par

15 Dont le fils Claude Roger-Marx sera l'ami de Louise Hervieu et l'un des plus fervents défenseurs de son œuvre.

16 Cf. Ludmila Savitzky & André Spire *Une Amitié tenace* – Correspondance 1910-1957, présentation par Marie-Brunette Spire. Paris : Les Belles Lettres, 2010.

17 Lud, *La Clairière aux Enfants*. Paris : Eugène Figuière, 1920.

18 In *Une Amitié tenace*, op. cit., note 168, p. 220.

les dates indiquées : un roman de guerre. Mais c'est un roman où l'auteur infuse son tempérament humaniste, ses idées avancées, son expérience de l'étranger et d'étrangère (elle est née à Ekaterinbourg, en Russie), ses conceptions pédagogiques progressistes au service de la jeunesse afin de l'éclairer, sans l'embrigader. Elle expérimenta ces idées relativement neuves et hardies pour l'époque avec son premier mari, Jules Rais, à la Chartreuse de Neuville-sous-Montreuil, dans le Pas-de-Calais, dans le cadre d'une communauté hétéroclite de classes laborieuses, artistiques et intellectuelles, désireuses de partage, d'ouverture à l'autre, de changements et de progrès sociaux. C'est ce qu'elle exprime ainsi fort bien et sans ambages dans l'introduction du livre :

Présentation aux parents

- Tu ne feras pas de préface à ton livre, n'est-ce pas ? Les préfaces, on ne lit jamais ça ! – me dit une petite fille qui a déjà quelque expérience de la lecture.

Aussi n'est-ce pas pour les enfants que j'écris ces lignes. Ils liront le livre et diront ce qu'ils en pensent. Mais vous, Parents, avant de le leur offrir, vous voudrez sans doute savoir s'il est « bon » ou « mauvais », c'est-à-dire s'il correspond à vos propres opinions sociales, pédagogiques, littéraires.

Vous le voyez, c'est une histoire de guerre... Quelques-uns d'entre nous évitent de fixer l'esprit de leurs enfants sur ces souvenirs ; ils redoutent à juste titre l'éveil de la violence, l'exclusive admiration de la force matérielle, ou bien la hantise des visions sanglantes dans les jeunes cerveaux ; d'autres, au contraire, apportent à leurs fils, à leurs filles, les volumes qui exaltent un invraisemblable et lyrique Poilu, insistant jusqu'à l'absurde sur l'abjection de l'invariable Otto¹⁹ à lunettes, coupeur de poignets et voleur de pendules.

Laisserons-nous donc nos enfants dans l'oubli progressif de ce qui détermina la vie ou la mort de leurs aînés ? Ou bien abandonnerons-nous leur imagination à la littérature hypocrite en laquelle certains auteurs transforment les substantielles réalités apparues dans la mêlée ?²⁰

[...] Dans l'universelle tempête, j'ai voulu réserver cette *Clairière aux Enfants*.

Ce livre ne leur propose aucune solution toute faite des questions morales ou sociales ; il essaie de stimuler en eux le désir de faire un jour leur propre choix parmi les buts de l'effort humain. [...]

26 mai 1919²¹

D'emblée, le ton est donné, il ne s'agit pas de propagande ni d'édification, mais d'éveil à la conscience, à la réflexion personnelle, à l'esprit critique. Autrement dit, son but est l'instruction, tâche la plus essentielle qui soit vis-à-vis de l'être humain s'ouvrant à la vie et au monde. Lud ne s'empêchera donc pas de dépeindre les réalités crues de la guerre, d'exprimer l'indignation de ses personnages, de porter l'opprobre sur les ennemis « qui ont démolé la cathédrale de Reims », lieu hautement symbolique de l'unité de la France depuis les rois jusqu'à la République, soucieuse, elle aussi, d'asseoir son autorité et sa gloire sur un passé lointain, fût-il d'une nature opposée à son

19 Prénom typiquement germanique, très courant à l'époque et dont le plus éminent représentant de la fin du XIXe siècle fut Otto von Bismarck.

20 On peut penser ici à une allusion au titre, célèbre à l'époque, du pacifiste Romain Rolland : *Au dessus de la mêlée*, qui date de 1915, et que Lud ne pouvait pas ignorer dans le milieu qui était le sien.

21 Lud, *La Clairière aux Enfants*, op. cit., pp. [5]-6.

principe de laïcité. Elle fait état des combats aériens, des missions de destructions des usines d'armements du « pays de Bochie ». Ce vocabulaire qui nous est bien étrange et heureusement étranger aujourd'hui, reflète un sentiment général, une réalité d'époque, mais Lud révèle là encore un esprit qui sait voir au-delà des certitudes étiquées, des *a priori* xénophobes. Ainsi même si, ici comme chez Louise Hervieu, l'ennemi envahisseur et meurtrier est dénigré sous le vocable de « Boche », c'est en raison de son action dévastatrice, non en raison de son être. Ce n'est pas l'Allemand qui est l'ennemi, c'est le soldat soumis aux ordres, dont on comprend bien, pour le plus grand nombre, qu'il n'est pas responsable et qu'il n'obéit qu'aux décisions venant de plus haut que lui. Celui qui tue n'est pas plus criminel d'un côté que de l'autre, mais victime, en plus du fait de risquer sa peau, de la volonté belliqueuse de ses gouvernants.

Certains passages n'échappent pas aux bons sentiments, sans mièvrerie, ni à un certain didactisme, qui n'est jamais borné pour autant, ménageant à la réflexion du lecteur, par le biais de personnages aux caractères complexes, la liberté nécessaire à son épanouissement propre et pour que son jugement s'éveille sans contrainte de la part de l'auteur. Touchant à toutes les facettes de la guerre, le livre évoque en passant aussi bien la Révolution Russe que l'intervention des Américains ou les rôles des différents pays européens. Ludmila Savitzky, peut-être sensibilisée par son mariage avec Jules Rais, qui sans être pratiquant, était juif, et par son amitié profonde avec le poète André Spire, évoque aussi les événements d'alors en Palestine et la situation parfois difficile des Juifs en Europe, en Russie ou ailleurs.

Tout ce qui a trait à la psychologie enfantine est particulièrement bien rendu, avec finesse et sensibilité. Les jeux, les naïvetés, les bouderies, voire les brutalités infantiles elles-mêmes ne sont pas ignorées, bien au contraire, tout est rendu avec un sens de la mesure qui fait que cela sonne juste, avec tendresse et humanité. Ludmila Savitzky eut deux enfants avec Jules Rais, deux petites filles à qui elle dédicace son livre : « Écrit pour MARIANNE et NICOLE N.R.S. »²². Marianne, née en 1909, sera plus tard la compagne du poète et éditeur anglais John Rodker, et Nicole, née en 1911, sera connue dans les années 50-60 comme nous l'avons vu plus haut, sous le nom de Nicole Vedrès. Tout au long de ces trois cents pages, les situations variées, l'évolution des caractères, le sens que possède l'auteur d'une certaine délicatesse même dans l'expression du tragique, fait que ce livre répond aux intentions qui l'ont introduit, de mettre à la portée de la jeunesse, sans faux-semblants, les différents aspects de la vie réelle et son actualité guerrière dont elle sort à peine. Mais « la faillite de son éditeur avait replongé [son livre] dans le silence », ce que dans les années 30 elle « ne regrette plus, d'ailleurs, [...] : ce livre illustre notre état d'esprit pendant la guerre par des images assez justes alors, mais dont le temps a faussé les rapports avec la réalité. »²³ Malgré ce sentiment de discrétion louable de la part d'une femme au tempérament généreux pour les autres mais réservé pour soi, son livre mérite encore d'être lu aujourd'hui. En voici deux passages qui se suivent de près, où s'exprime d'abord la liberté d'esprit de Lud dans l'alternance d'opinions développées par chacun des protagonistes, et même si l'on perçoit ce qui anime sa réflexion d'auteure engagée, elle garde son respect, mêlé de moquerie certes, mais sans ironie ni méchanceté, pour ceux d'entre ses personnages qui défendent des idées qu'elle ne partagerait pas dans la vie. Ensuite, c'est l'intérêt de Lud pour la pédagogie et son attention extrême à la psychologie enfantine, qui se révèlent dans un dialogue où les enfants ne singent pas les adultes, ce sont leurs propres questionnements, leurs incertitudes, leurs faiblesses, mais leurs pensées aussi, qui s'expriment, avec maladresse ou juvénile orgueil, mais naturel toujours.

22 In *La Clairière aux Enfants*, op. cit., p. [7]. Le N est pour Nathan, Jules Rais étant né Cohen-dit-Nathan, avant de se choisir un autre nom, comme l'indique *Une Amitié tenace*.

23 In *Une Amitié tenace*, op. cit., note 179, pp. 226-227.

Louise Hervieu, *Pour le soldat, une croix*. Dessin à la craie noire, 1916.
Photographie de Guillaume d'Enfert, collection particulière.



La voix de M. Gaston Lamy déclarait :

- Vous tombez dans l'exagération, mon cher ! Depuis que vous portez un casque, vous ne comprenez plus les choses comme autrefois. Vous avez cet orgueil qui fait que les Français s'imaginent être la première nation du monde. Pourquoi ne pas avouer que nous ne sommes pas assez forts pour lutter contre l'Allemagne ? Vous vous ferez tous tuer jusqu'au dernier, et finalement l'Allemagne triomphera. Quel mal y aurait-il à cela, d'ailleurs ? Elle nous donnerait sa science, son organisation, sa méthode de travail... Déjà pour résister aux Allemands, nous devons imiter leurs moyens de faire la guerre...

- D'accord, dit Mme Morannes en prenant le bras de son mari, mais nous ne voulons pas imiter leur moyens de faire la paix ! Nous ne voulons pas de leur organisation allemande, parce que nous sommes et voulons rester des Français. Rester Français veut dire rester libres. Libres de la guerre, nous referons notre pays par nos propres forces. Vous vous étonnez de voir Jean raisonner comme un soldat ? Je m'étonne, monsieur Lamy, de vous voir raisonner comme un admirateur de ce que nos soldats combattent ! La science, l'organisation de l'Allemagne, dites-vous ? La belle affaire ! A quoi tout cela a-t-il conduit son peuple ? A se faire massacrer et à massacrer les autres ! Et vous voulez que nous adoptions son esprit ; qu'au lieu de nous battre, nous disions aux Allemands :

« Entrez donc, Messieurs, faites comme chez vous ! Apprenez-nous tout ce qui vous a permis de vous emparer de la Belgique, de brûler des villes, de torturer des femmes et des enfants, de faire dépenser les meilleurs richesses du monde à tuer, rien qu'à tuer ! »

M. Gaston Lamy étendit sa main blanche et molle :

- Ta ta ta ! Comme vous y allez, Madame ! Croyez-vous que, la paix signée, les Allemands conserveraient cet esprit de destruction ? Ils se mettraient tout de suite à reconstruire, à organiser, à améliorer... Tenez, voulez-vous que je vous dise ma pensée ? L'Alsace que la France s'acharne à reconquérir, l'Alsace dont il est à la mode de pleurer les malheurs depuis 70, eh bien, l'Alsace – c'est moi qui vous le dis, – regrettera la domination allemande qui y a créé l'ordre et la prospérité. Croyez-vous que les Alsaciens d'aujourd'hui souhaitent vraiment redevenir Français ? Allons donc ! Quelle bonne blague !

- Une bonne blague ? Interrompit une voix aiguë : ah, c'est une bonne blague que les Alsaciens en ont soupé de l'Allemagne ?

Rose posa sur une table le plateau où les tasses s'entrechoquèrent et un peu de lait déborda du pot dans le sucrier. Elle ajusta ses mains sur ses hanches et dévisagea M. Lamy, pas du tout comme une servante respectueuse aurait coutume de le faire.

- Et ça, est-ce que c'est une blague, que voilà moi, qui ai toute ma famille chez les Boches, j'ai été élevée par mon père et ma mère à leur tirer la langue quand il en passait dans notre village ? Et c'est encore une blague, que je voudrais ne plus revoir les miens, plutôt que de les revoir encore sous les ordres Prussiens ? Et c'est une blague, ça, que mon frère qui était mobilisé dans leur armée, n'a pas eu peur de désertre, et qu'il a rampé des lignes boches aux lignes françaises, au risque de se faire fusiller avant qu'on ait compris pourquoi qu'il s'amenait comme ça ?... Ah, c'est une blague ! Je ne savais pas, moi ! Je suis trop bête, sans doute. Heureusement qu'il y a du monde instruit et savant qui vient nous expliquer que tout ça c'est une blague !

[...] Mais pour ce qui est de l'Alsace, c'est tout de même moi qui ai le droit de parler !

[...] Une grande tendresse pour ses deux compagnons bouge dans son cœur, lui donne presque envie de pleurer. Il y a des larmes dans les yeux de Vladimir, et dans l'eau de ces larmes, contre les prunelles même de ses yeux, une étoile du ciel, vers laquelle il a tourné le regard, rayonne comme un joyau de diamants. Maintenant l'éclat de cette étoile a, dirait-on, séché les larmes ; elle brille moins fort, mais elle est plus nette. Vladimir voit sa forme exacte : une petite croix tracée avec de la lumière.

- Pourquoi une croix ? Les étoiles ne sont pas des croix, ce sont des soleils ou des planètes. Celle-ci est un soleil, et ses rayons se disposent en croix. C'est peut-être un soleil plus grand que notre soleil de la terre ? Sa lumière met des milliers d'années à nous parvenir... C'est mon père qui m'a expliqué cela pour la première fois... Comme c'est beau, une étoile !... Une étoile... répète Vladimir tout bas ; et, tout de suite après le mot exquis, un autre mot résonne dans son esprit, le mot que, depuis un an, rien ne fait oublier : la guerre !...

- Les canons tonnent ; des hommes s'élancent, courent, leurs baïonnettes pointées en avant, pour percer la poitrine ou le ventre d'autres hommes... Le sang gicle, il est rouge et chaud... Vladimir passe sa main sur son front moite...

- Et derrière la bataille, là-bas, au loin, qu'y a-t-il ? Il y a le pays ennemi, un pays qui dort comme la France, sous les mêmes étoiles... Il y a un garçon allemand, de mon âge, peut-être, et qui, comme moi, a perdu son père à la guerre... de l'autre côté de la guerre... et qui regarde... qui regarde la même étoile que moi, juste la même, et qui pense les mêmes choses... Quand il sera grand, quand je serai grand, il n'y aura plus de guerre ; nous nous rencontrerons peut-être ; je lui dirai, ou il me dira : « Tel jour de l'été de 1915, je regardais une étoile en forme de croix, à gauche de la Grande Ourse, vous savez ? et je pensais à mon père, à la guerre, à quelqu'un qui pensait les mêmes choses que moi... » et l'autre répondra : « C'était moi ! »...

- Vladimir ! Tu ne dors pas ? demande Gérard en se soulevant dans son lit.

- Non. Je réfléchis.

- A la guerre ?

- Oui. Et à après la guerre, à beaucoup plus tard, quand les Allemands ne seront plus nos ennemis...

- Qu'est-ce que tu veux dire ? Les Allemands seront toujours nos ennemis, *toujours* !

Gérard a élevé la voix, si bien que Didier sursaute à son tour. Il entend Vladimir qui parle tout bas :

- Non, Gérard ! Ecoute : quand on décide de faire la paix, on s'engage à oublier le mal, à avoir confiance de nouveau les uns dans les autres...

- Confiance ? – Gérard s'indigne de plus en plus : – Confiance en les Allemands ? Tu n'y penses pas, mon vieux ! Oublier ce qu'ils ont fait ? Jamais, jamais !

- Ah non, jamais ! répète en écho Didier, tout à fait éveillé.

- Alors... alors tu crois que la paix est impossible ? La voix de Vladimir tremble dans l'ombre.

- Impossible, non. – Gérard a repris un ton plus calme : – on fera la paix, on cessera de se battre ; mais on ne pardonnera pas, on n'oubliera pas, on n'aura pas confiance.

Vladimir se tait.

- Tu dors, Vladimir ?

- Non. Oh non !... Mais, Gérard, si on fait la paix comme tu dis, si on continue à être des ennemis, alors la guerre recommencera un jour, alors jamais tous les hommes ne seront des frères ?

- Jamais, tranche Gérard : jamais nous ne serons les frères des Allemands.

- Merci bien ! ricane Didier qui balance ses jambes au bord du lit.

- Mais la guerre ne recommencera pas pour cela ; on aura suffisamment montré aux Allemands ce qui leur pend au nez quand ils attaquent les autres ! Qu'ils se contentent de rester chez eux ; à chacun sa patrie !

- Sa patrie... sa patrie... Vladimir semble rêver tout haut, les yeux fixés sur son étoile : La patrie, qu'est-ce que c'est ? Pourquoi doit-on aimer sa patrie plus que le reste du monde ? Je suis né en Russie, ma patrie est là-bas, et j'aime la France mieux que ma patrie... Et si Annie-Mie, qui est Allemande, aime la France plus que l'Allemagne, est-ce qu'elle devra vivre en Allemagne parce que c'est sa patrie ?

Gérard a quitté le lit ; avec ses longues jambes sous la blancheur de la chemise, il va et vient dans la chambre. Soudain il s'arrête. Didier, d'un bond de chevreau, s'est transporté auprès de Vladimir.

- Ecoute, dit Gérard : écoute j'ai réfléchi à cela, souvent : j'ai lu des choses. Une patrie, ce n'est pas toujours le pays où l'on est né. Cela peut être le pays que l'on a choisi, dans lequel on a décidé de vivre et de travailler. Pense donc : Napoléon était un Corse, et Maurice de Saxe, le Maréchal des armées françaises, un Allemand ; et Jean-Jacques Rousseau, l'écrivain, était Suisse. Et des tas d'autres hommes venus de l'étranger sont devenus des Français célèbres... (Gérard redresse la tête d'un mouvement singulier) : et mon père... Tu sais bien : mon père est mort pour la France ; eh bien, il était Juif...

A ce mot, Didier balbutie :

- Je savais bien que tu n'étais pas Français !

Gérard tressaille et fait un pas en avant, presque menaçant :

- Pas Français, moi ? Mais tout de suite sa voix habituelle revient, un peu moqueuse : Et qui est-ce qui t'a si bien renseigné, mon vieux ?

Confus, Didier murmure :

- Ben... je ne sais pas... C'est Reine Dubois qui avait dit à Claire...

Le grand garçon hausse les épaules.

- Mes compliments, si c'est par Mlle Reine Dubois que tu te fais instruire ! Allons, ne renifle pas, je ne suis pas fâché.

Ecoute : les Juifs, sais-tu seulement ce que c'est ?

- Eh ben, c'est les gens qui... Non, c'est encore Reine qui raconte ça, moi je n'en sais rien..., avoue Didier.

Gérard reprend :

- C'est les gens qui... ont fait mourir Jésus-Christ ? C'est cela que tu allais dire ? Mais sais-tu bien que Jésus lui-même était un Juif ?

- Ah ? Maman m'avait dit : un Hébreu.

- C'est la même chose : Hébreux, c'était l'ancien nom des Juifs. Parce que quelques Juifs ont été les ennemis de Jésus, et que d'autres Juifs, simplement, ne pensaient pas comme lui, les chrétiens se sont mis à persécuter et à haïr tous les Juifs. On les chassa de leur pays et ils s'éparpillèrent dans le monde. Ils allèrent partout : en Russie, en Allemagne, en France, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Belgique, en Hollande ; partout on les haïssait, partout on les maltraitait. Alors beaucoup d'entre eux sont devenus détestables, parce que les autres les détestaient ; ils sont devenus rusés, flatteurs, malhonnêtes ; et on les détesta encore plus. Mais dans les pays où l'on était plus juste envers eux, comme en France, en Angleterre, en Amérique surtout, les Juifs sont redevenus pareils aux autres hommes. Ils se sont attachés à leurs nouvelles patries, ils ont travaillé pour elles... Maintenant, à la guerre, au front, combien y a-t-il de Juifs qui défendent la France, qui meurent pour la France ?...

Gérard s'arrête, un peu essoufflé ; puis, mettant la main sur l'épaule de Didier :

- Tu comprends, vieux ? N'aie pas peur de m'appeler Juif, mais ne t'avise jamais de me dire que je ne suis pas un Français !

- Eh ben, je ne savais pas, moi ! riposte le petit Morannes, il fallait me le dire ! On n'a pas encore appris tout ça, dans ma classe ! [...]²⁴

Dans ces deux dialogues, aussi bien entre adultes qu'entre enfants, la teneur de certains propos reste actuelle. Il suffit de changer quelques noms de peuples ou de lieux pour retrouver des situations équivalentes. Ce qui reste actuel encore est l'attitude des hommes quand ils jugent leurs contemporains, les uns verront mieux d'un côté, les autres du côté opposé, mais rares seront ceux comme Lud, qui essaieront de prendre de la hauteur et de viser la Paix, sans a priori, sans parti pris, dans un esprit d'universalisme, de bienveillance et de bonté.

Marguerite Burnat-Provins, peintre et poète hantée de visions

Nous allons revenir au *Livre de Geneviève* pour évoquer maintenant la belle figure d'artiste peintre et de poète que fut Marguerite Burnat-Provins (1872-1952). Originaire d'Arras, elle donna pour le livre, un poème en prose sur *La Poupée japonaise* qu'illustrait un dessin de Louise Hervieu. Il s'y trouve ces quelques lignes écrites pour faire contraste à l'Orient lointain de la poupée :

Heureuse et joyeuse poupée, le matin ou le soir, vous étiez, dans la paix,
celle qui entend les ruisseaux couler, et glisser les sampangs légers parmi les tendres crépuscules.
Ici, voyez-vous, trop d'enfants sont vêtus de noir et ce sont les hommes qui jouent à la mort.
Si vous tombiez entre les mains des orphelins, votre joie fondrait dans les larmes, il y aurait des taches amères sur le satin.
Vous devriez ouvrir à les faire éclater vos paupières incisées, pour contempler ce qui se passe au royaume gris des douleurs.²⁵

Ce poème en prose, plein de rythmes subtils et d'images délicatement évocatrices, est à l'égal d'autres textes de l'auteur, tel que *Vous*, recueil de lettres fictives écrites au temps de la guerre dont nous reparlerons plus loin et auquel il est comparable pour ses aspects les plus violents. Encore une fois les adultes « jouent à la mort », les rôles sont inversés et ce sont les enfants qui portent le deuil. L'image saisissante des « paupières incisées » qui devraient « éclater » pour voir cette réalité sombre n'est pas sans évoquer celle, à la limite du supportable, du film de Luis Buñuel, *Un Chien andalou*, qui date de 1929, où un personnage se tranche l'œil devant l'œil de la caméra, évoquant bien ainsi l'horreur de ce qu'aucun regard ne saurait soutenir sans risques. Où en sommes-nous aujourd'hui, où l'œil universel et permanent des écrans capte tout et rend tout visible jusqu'à la nausée, et au-delà jusqu'à l'insensibilisation de ceux à qui l'on pille l'âme et la conscience en échange de ces prothèses prometteuses d'une hypothétique omniscience et d'un frauduleux pouvoir. A la moindre défaillance de la machine, l'être se retrouve face à son seul néant et à son impuissance, sans plus aucun rêve. Mais des enfants sont là encore, pour nous rappeler nos rêves et leurs promesses dans l'émerveillement du jour qui renaît.

Voici maintenant un lien nouveau avec l'exposition du Petit Palais, en marge de laquelle nous glanons ces textes de femmes, lien qui se fait naturellement entre *Le Lion des Flandres* – voir p. 188 –, ce dessin de Louise Hervieu pour la sculpture érigée sur le beffroi d'Arras victime des bombardements ennemis, et le poème où l'évoque Marguerite Burnat-Provins :

25 Marguerite Burnat-Provins, extrait de *La Poupée japonaise*, in Louise Hervieu, *Le Livre de Geneviève*, op. cit., pp. 24-25.

*Au beffroi d'Arras
tué à l'ennemi*

Il n'y a plus rien dans le ciel à la place où tu te dressais,
clocher, ami de mon enfance, mon clocher !
Ton carillon sonna la première heure de ma vie, sur l'air de
Fra Diavolo²⁶ : Voyez comme il s'avance.
Et le Destin s'avavançait avec son manteau de secrets, de
déchirements, d'extase et de torture mais, comme dans ta
chanson, parfois il me semblait beau.
Je t'enviais de regarder au loin, tu étais celui qui voit l'avenir.
Es-tu vraiment tombé ?
Non. Mon rêve a ressaisi tes pierres, monte, monte plus haut. Le
soleil d'or que le lion élevait, c'est l'auréole du martyr au front de la cité.
Monte, monte, mon clocher plus haut que la guerre, plus haut que
la folie, plus haut que le malheur, plus haut que les années.
Monte jusqu'à l'azur.
Tu as compté le temps de ma jeunesse.
Je te voyais de ma fenêtre sous la couleur changeante des jours,
gris ou vermeil, mais protecteur, noble et fidèle.
Tu étais celui qui chante l'espoir.
Ton ombre ne doit plus s'étendre sur la place où reviendra l'Eté,
mais elle a pénétré mon cœur pour jamais.
A moi, maintenant ta musique aérienne, à moi l'esprit guetteur de
la tour, à moi l'ancien amour. Tu t'élances de mon âme où la ville
est tout entière et tu demeureras debout.
Comme les cloches d'Atlantide battent sous les vagues, le bronze
de Joyeuse,²⁷ pendu dans ma poitrine, balancé dans mon sang,
frémira pour moi tant qu'il me restera un souffle, tant que j'entendrai le vent.
L'inconnu peut me conduire aux extrémités du monde, où que
j'aille, je t'emporte, tu frapperas ma dernière heure, ô mon clocher:
Voyez comme il s'avance...
Et je verrai s'avancer le Repos.²⁸

- 201 -

Les accents de Marguerite Burnat-Provins sont ici mêlés de nostalgie douloureuse et de palpitante exaltation, la déploration n'y est pas vengeresse et se dissout dans l'espoir qui étreint l'âme de la poétesse, où le souvenir rejaillit

26 « Fra Diavolo » était l'un des airs que sonnait le carillon du beffroi d'Arras, œuvre du compositeur Auber sur un livret d'Eugène Scribe.

27 « Joyeuse » était l'une des plus grosses cloches du même beffroi, qui fut détruit par les bombardements allemands en 1914, et reconstruit presque à l'identique en 1924.

28 Marguerite Burnat-Provins, in *Le Courrier de Bayonne* du 16 octobre 1914. Repris in *Cahier 12* de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, Echandens, 2001, p. 29.

plus puissant de n'être plus porté que par son souffle et rajeuni par son sang. C'est toute une enfance qui revient, comme la vague, se fondre à la vie présente, un passé qui s'écroule et annonce la mort à venir, dans la sereine certitude des faits accomplis.

Mais il y a *Vous*²⁹, ce recueil de lettres évoqué plus haut, que Marguerite Burnat-Provins adresse à un soldat qui est au front. Catherine Dubuis, dans sa préface, écrit au sujet de l'auteure : « La mobilisation générale de 1914 a violemment bouleversé l'artiste, atteinte à la fois dans son attachement à la France et dans sa vie intime : sa famille habite le nord du pays, très tôt envahi, ses frères sont mobilisés, son mari rappelé en Suisse. Elle se trouve alors dans une solitude à peine exprimable et son désarroi engendre des hallucinations auditives et visuelles, qu'elle jette sur le papier, dans une hâte fiévreuse, semblable à une sorte d'accouchement. La lettre datée du samedi 27 avril raconte cette genèse et le traumatisme engendré par le tocsin. [...] La rêverie emporte alors le 'je' vers les pays enchantés de l'enfance [...] Mais l'] histoire offre un abri, elle aussi, même s'il est dénoncé comme illusoire : 'Pour me consoler du présent, ici, il y a le passé accoudé sur les vieux toits, la stabilité apparente, une illusion sereine et quelque chose de figé dans le temps, qui raille doucement l'agitation.' C'est l'enfance de la France, qu'elle veut rêver plus belle et plus vraie, grâce à la calme beauté de ses restes, où elle veut mirer l'enfant qu'elle fut, dans une union apaisante. » Avec *Vous* l'amour est là, suspendu aux aléas d'une guerre qui lui reste étrangère malgré elle, et qu'elle exècre au fond, mais regrettant de n'y pouvoir fondre la puissante révolte qui sourd en elle. Les quelques pages qui suivent, tendres ou vindicatives, en témoignent avec hargne ou délicatesse. C'est « Le regard noir de la corneille » qui dévoile la scène :

[...] Corneille, l'horizon ce n'est qu'un mot pour toi. Tes yeux aigus, très aptes à percer les lointains, n'y cherchent qu'une autre pâture, tu peux aller si vite où moi je ne vais point ! Mais le temps est passé où les oiseaux devinent³⁰ et je ne t'envie plus, car c'est au fond du paysage où tu n'aperçois rien que je commence à voir.

[...] Corneille, que je vole vite, et tu es toujours sur le toit !

J'ai regagné le bleu où je dois vivre, pour oublier cet autre bleu souillé de boue et que le fer déchire, bleu horizon couvrant la volonté humaine dressée au-devant de la mort. Mais puis-je l'oublier, lui qui me hante !

Si tu savais, Corneille avide, comme tu t'en irais là-bas !

De grands vols noirs, en funèbres guirlandes, se tendent après les combats et le destin jette aux becs dévorants ce qui devait donner la lumière, la force et l'art au monde aujourd'hui furieux.

Ah ! Vous pouvez fouiller les yeux et les cervelles, bêtes qui ne suivez que l'ancestral instinct, vous n'êtes point coupables, point cruelles, allez, repaissez-vous dans des crânes humains.

Mangez des langues de poètes, des coeurs d'amants, déchiquetez les doigts sculpteurs et musiciens, les pieds artistes des danseurs et le front des penseurs et l'œil prenant du peintre et les poumons de l'orateur !

Allez ! mangez les bêtes ! C'était pour vous faire un festin que, durant des vingt ans, les mères ont veillé et craint, les pères ont gagné du pain, pour qu'il y eût un homme de plus sur la terre.

Ruez-vous bec et ongles, c'est la grande pâtée. Avec tout, les amours, les gloires, les fiertés, les purs talents et les génies, avec l'ardeur et la virilité, la guerre a fait un plat des dieux pour les corbeaux, les fauves, la vermine. Elle est riche, la guerre, et gâche sans compter.

29 Marguerite Burnat-Provins, *Vous*, préface de Catherine Dubuis. Cossonay : Plaisir de lire, 2001.

30 « devinent » au sens de devin, comme l'appellation « oiseau de mauvais augure » désigna longtemps et désigne encore les corneilles.

La France de demain, qui devait élever le flambeau des idées hautaines, des nobles libertés, quand vous l'aurez mangée, vous les bêtes innocentes, sur quelques branches rassemblées, dans quelque trou silencieux, vous dormirez.

Des hommes à cheveux blancs, des femmes émaciées s'alanguissent dans l'insomnie, ils n'ont plus faim. La tête jeune, qui survit dans leur poitrine, ronge leurs jours, ils tomberont bientôt, chaque heure les incline.

Vous vivrez cent ans, les corbeaux !

Ma plume hier est retombée, mon Ami, et j'ai supplié l'horizon, fermé comme vos lèvres et bleu comme vos yeux, de me rendre le son des paroles aimées, tout ce que j'ai perdu dans cette mortelle fumée que crache le canon.

Je ne sais pas si c'est la mort trop proche qui vous a fait un cœur d'airain, ou l'insouciance de la vie absente de l'action. Ce qui n'est pas tout au bord du cratère est-il donc trop lointain ? Ce qui ne risque pas de tomber dans la flamme, vous devient-il donc étranger, comme d'un autre pays ignorant le danger ?

Mais, si le corps reste à l'arrière, l'âme est au front ! Et, comme Vous, très tôt levée, sans répit j'ai couru les routes défoncées, j'ai suivi les convois où des camions sautaient, gravi des pentes sous la mitraille et les liquides enflammés, passé des nuits gelée dans des abris peu sûrs, tremblé de fièvre et regardé se lever des journées meurtrières aux mines courroucées.

J'ai porté des blessés trop lourds, j'ai entendu le sang couler, avec des noms de femmes, des lèvres bleues que le dernier baiser hantait ; j'ai ramassé des lettres maculées et des portraits d'enfants, des pipes, des briquets, des bagues écrasées et des lames faussées d'avoir buté aux os. Je sais les cris et les têtes crevées et les membres jetés comme en un jeu effrayant de démons, et je sais le soleil couchant sur les hommes couchés, qui ne verront plus l'aube, plus jamais.

J'ai regardé toutes leurs mains, mains d'ouvriers durcies par le marteau, la lime, et mains de laboureurs cirées aux bras polis de la charrue ; mains courtes de joyeux lurons, qui s'amusait à la manille et voyaient la victoire rire dans le pinard, mains longues de rêveurs, faites pour le pinceau et pour tourner les pages des consolants poèmes, mains volontaires aux gestes brefs qui commandaient, mains fermes qui lançaient les masses à l'assaut, mains où courait l'esprit de la vengeance et qui sont retombées blanches, grises, raidies, sur la terre sacrée, âprement défendue, avant l'heure où nos champs, libres enfin, refleuriront.

Allez, je le sais bien ce que c'est que la guerre ! J'en ai entendu s'écrouler des maisons et tomber des beffrois et craquer des églises, et j'en ai vu des cloches renversées, bouches béantes où des langues de bronze pendaient ! J'ai étouffé dans la fumée et cuit mes joues et mes yeux aux brasiers, et j'ai vu fuir des foules hagardes, dévêtues, et je n'ai pas mangé sur des chemins perdus durant des jours où le temps sourd semblait avoir juré d'arrêter toute vie.

J'ai tout vu : les pluies du matin, les pieds à moitié morts qui refusaient la peine et les faces creusées comme par un couteau, couleur de bois, couleur de terre, couleur de haine. J'ai bondi aux alertes, assisté aux surprises, chanté les soirs qui faisaient du butin et ri avec les gars qui ont la vieille Gaule dans leurs veines de Latins. Je sais bien comment sont les obus éclatants et les mottes qui volent et les amis qui tombent au milieu d'une phrase, au milieu d'un repas ; le pain trempé de sang et de vin, et l'holocauste immense de la mer aux montagnes, et tout ce qui se dit, et ce qu'on n'entend pas.

Vous n'avez pas voulu que j'aille à la fournaise, je la connais. J'aurais tranquillement sifflé avec les balles, comme tant de gavroches qui ont su bien mourir et je pouvais offrir ma poitrine de femme aux baisers de l'acier, sans même tressaillir.

Que je vous aurais mieux aimé, si, par Vous, j'avais pu donner à la France un chant, qui fût le dernier.³¹

31 Marguerite Burnat-Provins, *Vous, op. cit.*, pp. 88-92.

Avec ce recueil où l'émotion augmente sensiblement au fil des journées qui s'égrènent dans l'attente vaine, Marguerite Burnat-Provins sait donner aux mots le rythme et la force de sa colère. On y remarquera avec intérêt des accents proches de François Villon et de Paul Valéry, quand elle évoque les corneilles « fouill[ant] les yeux » dans des « crânes humains » et qu'elle espère en vain qu'on lui rende « le son des paroles aimées ». C'est aussi l'occasion pour elle d'évoquer « Ma Ville » (p.115), foule de fantômes inconnus qui viennent la hanter au temps de la guerre, spectres, peut-être, du monde qui sous ses yeux s'engloutit sans fin, et avec lesquels elle instaure un dialogue « expiatoire » pour lutter contre l'emprise de la folie des hommes sur son esprit.

Mireille Havet, une jeunesse sacrifiée

Nous allons, pour finir, aborder une génération qui fut sans doute la plus secrètement blessée par cette guerre, parce que trop jeune elle n'y eut part qu'à la marge, pourrait-on croire, comme incidemment, et à quelques rares précoces engagements près sans doute.

De cette génération orpheline du bonheur, Mireille Havet (1898-1932) est l'une des figures les plus poignantes. Si elle n'y eut presque qu'un rôle de spectateur, elle est loin d'y figurer l'innocence que son âge suppose aux esprits convenus, et si ce n'est pas la guerre qui la fit orpheline, elle en reçut pourtant, avec un tétanisant sentiment de détresse, une blessure morale que la paix ne cicatrisa pas non plus. Elle a su, très jeune, exprimer l'impact que la guerre eut sur elle, et ce sont des accents de compassion, de détresse ou de révolte que l'on retrouve dans ses poèmes ou dans les lignes de son journal de jeunesse. Alors qu'elle avait quinze ans déjà, encore inconnue du public, Apollinaire la nommait sa « petite poyétesse ». C'est le surnom qu'il donna à cette jeune amie de Lud, Lud que nous avons rencontrée plus haut, qu'elle connut à la Chartreuse de Neuville-sous-Montreuil, et qui sous son nom de scène, Lucie Alfé, assurait le secrétariat de cette « œuvre d'utilité publique ». Dès 1908, la jeune Mireille y passe les périodes estivales en compagnie de ses parents.³²

Poétesse en herbe, Mireille Havet eut trop tôt, peut-être, la chance de côtoyer des auteurs reconnus, parmi les plus grands de l'époque. Mais elle eut trop tôt encore l'amère expérience de la guerre, en y perdant nombre de ses amis, et surtout le poète le plus admiré d'elle, qui lui faisait la grâce de son amitié, de son admiration aussi. (Apollinaire succomba, en novembre 1918, à l'épidémie de grippe espagnole.) C'est ainsi qu'il publia dans sa revue *Les Soirées de Paris*, en 1913, sa nouvelle *La Maison dans l'oeil du chat*³³. Libre de beaucoup d'obligations à un âge où les enfants obéissent à leurs parents et sont scolarisés, orpheline de son père, le peintre Henri Havet, mort interné en 1913, poussée par un don certain que l'on retrouvera au fil des pages de son *Journal*³⁴ fleuve, découvert soixante ans plus tard par la petite fille de Lud, Dominique Tiry,³⁵ Mireille Havet lit beaucoup et exerce déjà sa plume avec maturité. C'est ainsi qu'âgée de quinze ans, elle écrit ce poème :

32 Voir *Guillaume Apollinaire / Mireille Havet. Correspondance*, éditée par Dominique Tiry. Centre d'Étude du XXe siècle - Université Paul Valéry, 2000. A paraître aux Editions Claire Paulhan..

33 Mireille Havet, *La Maison dans l'oeil du chat*. Paris : Georges Crès, 1917. A paraître aux Editions Claire Paulhan.

34 Mireille Havet, *Journal*, 5 volumes couvrant les années 1918 à 1929. Paris : Claire Paulhan, 2003-2012.

35 Voir la revue *MIDI*, numéro 38, Paris, 2012, pp. 28 et 54, et p. 35 du cahier des notices.

Comme un convoi funèbre sur la voie éclatante
de chaleur, le train des Blessés Militaires s'en va.
Je le vois passer, Moi qui suis sur la route.
Entre moi et Lui une rangée de pommiers aux
pommes roses et acides et l'étendue d'un champ crépitant de cigales.
Je le vois passer.
Et sa lenteur m'impressionne.
On dirait qu'il emporte d'immenses désolations,
plus immense encore que celles de la guerre.
Et la campagne autour, tel un voile de crêpe
amortit le bruit montant de sa douleur.
Ils passent, les pauvres hommes !
Et dans un miroitement j'aperçois le reflet
et le linge d'un pansement.
J'aperçois des civières suspendues en travers.
J'aperçois des têtes complètement bandées
et alourdies de soleil, comme ces fruits qui vont tomber.
Ils passent nos blessés dans des wagons à bestiaux
où il y a écrit en lettres blanches sur le côté
Hommes 30
Chevaux 4
... ... et leur horrible douleur se confond
et il n'y a plus qu'un grand train transportant
de la douleur pure et désagrégee de ceux qui la firent naître.
Petites pommes si roses au bord de la route,
priez pour qu'ils dorment, ces grands suppliciés.
Priez pour que leurs yeux encore élargis par l'effroi
des batailles, se referment enfin sur des visions plus douces.
Priez, pommiers des grandes routes
pour que je puisse bientôt aller au bord du train
et leur donner de la main à la main
ma vie si jeune et si facile
qui coulera dans leurs veines comme un ruisseau d'argent.
Je suis Inutile.
Et ils souffrent.
Et quelquefois je crois que je souffre, moi aussi,
et je pleure
comme si j'existais !
comme si j'avais de la valeur.
Et Ils pâlisent de fièvre.

Et leurs membres sont coupés.
Que ma vie leur soit donnée en partage,
ma vie neuve de jeune fille heureuse,
qu'ils croient au bonheur à ma place
et que je meure pour leur silence et leur bonté !

Le Colombier. Août 1914.³⁶

- 206 -

Le ton est à la compassion, où se fondent les accents lyriques d'une nature encore « neuve » et « heureuse » comme sa vie, mais la pitié déborde et c'est comme la voix d'une mission qui sonne, dans les vers de la fin, où Mireille Havet appelle au sacrifice de sa vie même, afin de la rendre à ceux qu'elle nomme des « Blessés », avant qu'ils soient des « Militaires ». Ce poème, étrange hasard du temps, fut dédié, sur l'un des manuscrits, « à Madame Yvonne Sarcey », dont la petite fille et comédienne Martine Sarcey devait lire en public, presque cent ans plus tard, des pages de son *Journal*, où sa voix de poète s'élève avec véhémence, cruauté ou tendresse. Mais après ce poème juvénile et sans trop d'amertume, même s'il peint avec lucidité son sujet, d'autres pages résonnent de la douleur des pertes amicales, qui achèveront sans doute le travail de démolition intérieure d'un être déjà fragilisé par la mort de son père. Ce sont celles du *Journal* de l'année 1918, alors même que Guillaume Apollinaire vient de mourir :

Le[mardi] 12 Novembre 1918

Paris

L'Armistice

Entre mes arbres défeuillés, à travers la résille des branches, monte la rumeur, le tohu-bohu de Paris en liesse et délire, que scandent de temps à autre de grosses canonnades rappelant assez mal à propos les plus mauvais jours de la guerre !

Dans la rue, ce ne sont que drapeaux offerts au vent léger de novembre, et frissonnant sur leur hampe comme de grandes antennes soyeuses et bruissantes.

Toutes les fenêtres sont parées et Paris disparaît sous l'étoffe tricolore.

Voici donc, après quatre ans d'attente, de peine, d'illusion, d'ajournement et de terreur, cette Paix que j'attendais déjà, confiante et légère dans le jardin du Colombier,³⁷ au lendemain de 1914. La voici donc.

Depuis hier, onze heures, on ne tue plus ! Le danger, l'inhumain est ôté de vie, et nous nous retrouvons brisés, la fatigue ahurie, avec nos vies individuelles et nos amis tués. Quelle bêtise !

L'apothéose arrive trop tard ! Les cœurs se sont endurcis dans le mal de l'attente, et nous avons maintenant la routine du malheur, l'abrutissement du sacrifice, et la joie qui nous délie me semble crier et surfaite. Rien désormais n'empêchera le déluge, et ce n'est point un recommencement qu'apporte cette Paix, mais un autre chapitre, et je redoute obscurément d'autres peines et d'autres désordres. Cependant mon cœur est considérablement allégé. On ne tue plus ! C'est à peine croyable.

³⁶ Guillaume Apollinaire/Mireille Havet. *Correspondance*, op.cit., pp. 122-123.

³⁷ Le Colombier est « la retraite [...] au bord de la Loire, où elle est réfugiée avec sa mère et sa sœur [...] où elle] écrit des poèmes et correspond avec ses jeunes amis combattants ». In Mireille Havet, *Journal 1918 • 1919*, présenté par Dominique Tiry. Paris : Claire Paulhan, 2011, p. 12.

Hélas, les vraies larmes montent et débordent maintenant que s'affirme l'absence continuelle des morts que la Paix ne nous rendra jamais dans cette vie où nous les aimions, où leurs visages et leurs actions faisaient la joie de tous les jours. Et je sens d'autant plus le poids, l'étouffement d'un deuil irréparable puisque, la veille de cet Armistice, nous perdons Apollinaire, notre ami et notre conducteur ! Ma peine est infinie, infinie et sans paroles. Je comprends le désastre et j'en suis affligée, meurtrie jusqu'au fond !

A force d'être malheureux, et séparés violemment, sans retour, de nos compagnons les meilleurs, on arrive à une espèce d'atonie du désespoir, à une acceptation résignée, à un mutisme qui fait d'autant plus mal que l'on voudrait tout dire et réclamer sans fin.

Quand, l'autre soir Aeschimann³⁸ vit la chose en ouvrant le journal et vint me le dire avec un visage décomposé, j'ai senti quelque chose se rompre, tomber en moi. Je n'ai pas pu crier, des larmes épaisses sont montées dans mes yeux, lentement, et derrière le visage de mon pauvre Guillaume, celui plus pâle, plus fin, de Jean Le Roy³⁹ s'est levé, comme un rappel de toutes les peines et de toutes les absences.

C'est affreux... Une solitude odieuse, et qui ferait sans doute détester la vie si nous n'étions pas d'éternels espérants, envahit tout. Submerge tout.

C'est le désert à la place de la forêt promise, à la place du feu de joie la cendre froide, et une sorte de rage, de quand même entêté et féroce, me remplit le cœur. Comme si je voulais et pouvais lutter avec la grande inconséquence de la mort qui nous ôte tous nos éclaireurs et tous nos amis !

Le désir indéracinable de vivre malgré tout dans cette solitude, et d'y créer malgré tout un foyer, d'y nouer malgré tout une action, m'emplit comme une revanche, comme une gageure rendue de plus en plus difficile par la mort. Tant pis... je m'attendrai à toutes les morts, à tous les lâchages, car ma réponse et mon défi sont une opiniâtreté sombre et violente, comme une vengeance promise et qui sera terrible !

Le Travail est là.

Ah ! je ne dis pas que ce soit drôle de travailler, de lire et de gesticuler seule à la table où rayonnèrent tant de figures à jamais ôtées de notre champ visuel ! mais du moins c'est le seul hommage que nous puissions leur rendre, de tuer le temps avec courage et patience.

La guerre est morte, comme nos âmes...

Sur l'énorme champ de bataille, nous sommes une poignée qui restons avec un cœur déchiré, et qui nous demandons, bien que la vie continue, ce que nous allons mettre dans la Paix.

Car c'est une angoissante question, maintenant que nous n'attendons plus personne et qu'il faut continuer seul ce qu'on avait entrepris à plusieurs. [...] ⁴⁰

A vingt ans à peine, on sent toute la violence dont la guerre a marqué cette jeune âme. L'élan qu'elle avait pris dans son art, comme vers un avenir prometteur, sera brisé par la brutalité des pertes irrémédiables, et elle qui semblait armée, si l'on peut dire, pour nous offrir de beaux vers et des proses neuves, se retrouvera absolument désarmée par une paix qui ne lui offre que « larmes épaisses » et « cendre froide ». Dès lors, le deuil étend sur sa vie une ombre que rien ne saura alléger. Mais il lui reste, malgré sa peine, ou peut-être décuplés par sa profondeur incommensurable, des accents lyriques, qui savent à travers le *Journal* trouver la voie de l'écriture, s'y expriment

38 Poète et mari de Christiane, sœur de Mireille Havet, lié à Paul Fort et à Guillaume Apollinaire. *Ibid.* p. 231.

39 Jeune ami de Mireille Havet et poète. *Ibid.* p. 232.

40 Mireille Havet, *Journal 1918 • 1919, op. cit.*, pp. 46-51. Nous ne reprenons pas les notes substantielles qui éclairent les noms cités ou d'autres éléments historiques.



Louise Hervieu, *Jardin du couvent – Longny*.

Crayon Conté et éraflures sur papier, 52, 5 x 37, 4 cm.

Paris, photographie et collection de Guillaume d'Enfert.

parfois avec un rien de grandiloquence juvénile, mais souvent avec suavité et une cadence, un sens du rythme, qui dénotent qu'au fond de son cœur presque ignoré d'elle alors, bat encore malgré tout le pouls de sa vérité poétique. Et le destin de Mireille Havet ne contredira pas ces ligne cruelles, son âme était bien morte, empoisonnée par trop de souffrances, qu'elle croira guérir par la fuite éperdue dans des amours illusoires et les drogues, ainsi que l'alcool. Mais l'amitié de Lud veillera de loin, et de plus loin encore puisque sa petite-fille Dominique s'attachera avec fidélité à sortir Mireille Havet de l'oubli.

Pour ne pas conclure

Ce parcours de quelques sensibilités féminines face à la guerre est trop hâtif pour que nous en tirions une conclusion. Nous noterons essentiellement que parmi elles, c'est chez Lud qu'apparaît avec netteté une orientation de pensée pacifiste. Chez elle encore, comme chez Marguerite Burnat-Provins, on retrouve la même idée que la guerre soumet les hommes et les prive de liberté, liberté de conscience et liberté d'agir. De la même manière chez elles, cette idée de gâchis d'une guerre qui compte sa cargaison de vies sacrifiées comme si elles n'étaient rien et n'avaient de valeur qu'à cette fin sordide des charniers. Des accents contradictoires de vengeance s'élèvent chez Mireille Havet, en même temps qu'elle se trouve soulagée de la fin des combats. Contradictoire aussi chez elle, la blessure à vif de « [l']absence continuelle » des amis perdus, qui dégoûterait de la vie si seulement « nous n'étions pas d'éternels espérants ». Lud, *a contrario*, revient avec une discrète insistance sur la communauté universelle que représente pour elle l'humanité, toujours ballotée, en perpétuel exil, comme encore aujourd'hui pour trop d'êtres vivants, mais son regard est porteur d'espoir et ne se laisse aveugler, ni par la souffrance, ni par la haine. Nous retrouvons chez Marguerite Burnat-Provins et chez Mireille Havet les mêmes regards horrifiés, ainsi qu'une parenté dans les accents mystiques « pain-sang-vin-holocauste » et l'appel au sacrifice pour les *Blessés Militaires*, comme nous retrouvons une proximité dans les accents de pitié du dessin de Louise Hervieu, *Pour le soldat, une Croix* avec ce même poème.

L'exposition de 2016 à la Cité de l'architecture et du patrimoine nous aura permis, par la présence spécifique sur le plan artistique de Louise Hervieu, en écho à l'exposition de 1916-1917 au Petit Palais, de commencer à prendre la mesure de l'impact de la guerre sur des femmes, artistes en l'occurrence, auxquelles on accordait rarement le droit à la libre parole publique. Parmi ces quatre voix féminines, la singularité de l'appel à la fraternité universelle qui parcourt le roman de Lud rejoint l'internationalisme déjà positivement dynamique à l'époque dans bien des domaines, que ce soit celui du droit des femmes ou celui du pacifisme. Marguerite Burnat-Provins et Mireille Havet se rejoignent par leur manière ambivalente d'exprimer le rejet de la guerre, en même temps qu'un désir de sacrifice, une volonté de prendre sa part du combat. Louise Hervieu, quant à elle, est plus indéchiffrable, les documents d'époque n'ayant pas révélé encore avec précision son sentiment profond. Elle semble rester, ici, l'observatrice émue qu'elle est toujours devant les sujets qu'elle dessine.

Paris, Mai-Juin 2016*.

*Ma gratitude pour leur aide à Anne Baudart, Jacques-Paul Dauriac, Catherine Dubuis, Jean-Marc Hofman, Mireille Morin, Claire Paulhan, Marie-Brunette Spire, Agnès, Delphine et Laurence Tiry.



Louise Hervieu, *Ma grand-mère*.
Dessin à la craie Conté, reproduit en héliogravure in
Claude-Roger Marx, *Eloge de Louise Hervieu*.
Paris : Manuel Bruker éditeur, 1953..